

Toccate et Fugue d'Étienne Lepage, mise en scène de Florent Siaud

Je disparaiss d'Anne Lygre, mise en scène de Catherine Vidal

Last Night I Dreamt That Somebody Loved Me texte et mise en scène d'Angela Konrad

Gilbert David

Numéro 263, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89606ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David, G. (2018). Compte rendu de [*Toccate et Fugue* d'Étienne Lepage, mise en scène de Florent Siaud / *Je disparaiss* d'Anne Lygre, mise en scène de Catherine Vidal / *Last Night I Dreamt That Somebody Loved Me* texte et mise en scène d'Angela Konrad]. *Spirale*, (263), 83–85.

De quelques défis pressants pour les acteurs trop pressés

Par Gilbert David

TOCCATE ET FUGUE

Texte d'Étienne Lepage,
mise en scène de Florent Siaud *

JE DISPARAIS

Texte d'Arne Lygre,
mise en scène de Catherine Vidal *

LAST NIGHT I DREAMT THAT SOMEBODY LOVED ME

Texte et mise en scène
d'Angela Konrad *



Toccate et fugue, 1959, Joan Mitchell
Maxime Denommée, Larissa Corriveau, Mickaël Guin et Karine Gonthier-Hyndman
Photo : Nicolas Descoteaux

Depuis un bon moment déjà, il m'est apparu que la façon de jouer au théâtre se ressent cruellement des (mauvaises) habitudes prises par nombre d'acteurs à la télé... La plupart du temps, chacun ou chacune y va de solutions qui tendent vers la facilité, à grand renfort de clichés et de tics – et on crie aussi beaucoup. On entend souvent dire que nos comédiens sont excellents et, s'il est vrai qu'ils font montre, comme on dit, d'une bonne réserve d'abattage et d'une forte dose d'aplomb, toutes deux capables de ravir la plus grande partie du public – lequel se fend d'une ovation debout à tout coup ou presque... –, je reste quant à moi trop souvent sur ma faim. Bref, je me demande si le jeu de l'acteur peut aussi se mesurer à des exigences proprement esthétiques (le vilain mot !) et non pas seulement psychomachin-émotionnelles.

Toccate et fugue : les angles morts du vaudeville *destroy* d'Étienne Lepage

Avec *Toccate et fugue*, Étienne Lepage retourne aux sources du genre bête et méchant de l'entomologiste des monstres ordinaires (pardonnez l'oxymore), une approche qui l'a plutôt bien servi dans *Rouge gueule*, sa première pièce, en 2009. Le dramaturge se défend, dans le programme, de vouloir donner dans la pièce à message (lire « à thèse », comme le théâtre du même acabit), souhaitant plutôt cette fois faire dans l'« impression » ou la « sensation ». Soit. Il n'empêche que son propos ne fait pas dans la dentelle et que son portrait accablant d'une poignée de trentenaires laisse songeur au terme d'une courte heure et quart composée d'une enfilade de microsituations à l'emporte-pièce. En voici l'argument : Caro (Karine Gonthier-Hyndman), une étudiante déprimée qui en est à sa quatrième année d'efforts sans résultat sur sa thèse, a oublié que c'est son anniversaire lorsque débarque chez elle Daniel (Maxime Denommée), « DJ Hong Kong » de son métier, avec son attirail d'ordinateur, de système de son et de haut-parleurs, pour venir animer la soirée ; s'ajoute aussitôt Guillaume (Mickaël Gouin), qui informe d'emblée Caro qu'il n'a pas encore surmonté

le choc de leur récente rupture et qu'en conséquence il souhaite que celle-ci évite de céder aux avances de quelqu'un d'autre ce soir-là ; se pointe encore Élise (Sophie Cadieux) qui se montre préoccupée avant tout par sa sacoche dont la courroie s'est détachée... Arrivera beaucoup plus tardivement Félix (Francis Ducharme), un joyeux drille avec une caisse de bières sous le bras, qui est vite confronté à la présence toxique d'une « fille » (Larissa Corriveau), là depuis une bonne demi-heure et qu'il a fallu payer à fort prix à deux malfrats postés à l'extérieur sous prétexte qu'« on » les a appelés pour commander une escorte.

Il devient clair, peu après l'irruption de cette prostituée, que l'auteur ne s'embarassera pas de vraisemblance – sa comédie noire bascule subito presto dans le vaudeville *destroy*, alors que son intrigue, à la vitesse grand V, se contente de faire la démonstration appuyée du vide des relations au sein de la petite société, réduite commodément à cinq spécimens qui s'étourdissent à n'en plus finir avec des formules creuses, criblées de jurons, et une panoplie de comportements puérils. N'est pas l'héritier (même lointain) de Feydeau ou de Tchekhov qui veut... Même l'idée de faire s'émouvoir ponctuellement ce groupe de paumés à la vue d'un oisillon blessé, dont on suppose les chances de survie avant de décider si on l'achèvera ou pas, ne sert qu'à souligner à gros traits les penchants mièvres de ceux-ci pour une pauvre bestiole, par contraste avec le mépris et la violence qu'ils réservent à la putain de service (qui le leur rendra bien). De là à voir dans cette pièce ce que certains ont cru être à l'image de toute une collectivité sinon d'une génération, on repassera. Au service d'une écriture aussi télégraphique, Florent Siaud met à profit un plateau tournant pour soutenir un jeu nerveux, efficace certes, mais limité par le caractère unidimensionnel des protagonistes. Au final, on s'ennuie ferme de la causticité autrement plus diabolique que le même auteur a su déployer dans *L'enclos de l'éléphant* en 2011.

***Je disparaïs* : à la recherche d'une véritable ligne de risque**

L'écriture post-brechtienne d'Arne Lygre constitue un défi de taille pour les praticiens qui s'y attaquent. Le dramaturge et romancier norvégien écrit en effet son théâtre en y incorporant différentes strates d'énonciation, ce qui exige un travail méticuleux pour en distinguer les voix. Dans *Je disparaïs*, on trouve plusieurs « hyperrépliques » à teneur didascalique comme celle qui ouvre le texte : « *Je suis une femme. Je suis seule dans une pièce. Je suis assise sur une chaise.* » Bien que non formellement attribué, cet énoncé (apparemment mental, mais qui demande à être proféré) revient en principe à celle qui prend ensuite la parole en étant désignée par le pronom « Moi » tout au long de la pièce. À ces deux niveaux s'en superpose un autre, qui est fait des paroles prêtées à des figures fantasmées (ou remémorées) par Moi et d'autres personnages (Mon amie, La fille de mon amie).

Une autre difficulté attend cette fois le metteur en scène en ce qui concerne la spatialisation de l'interaction entre ces différentes voix, et le type d'incarnation à privilégier dans le jeu des interprètes. Il est temps de préciser que la pièce a pour déclencheur la soudaine obligation dans laquelle se voit Moi de quitter sa ville natale, pour une raison majeure dont les circonstances ne sont pas explicitées. Il s'agit en quelque sorte d'un exil générique auquel le spectateur peut accoler diverses conjonctures (guerre civile ? exactions d'un régime totalitaire ? invasion armée ?). Ce qui intéresse Lygre, c'est la réalité anxigène vécue par des individus forcés de quitter leur confort domestique, avec le lot d'inquiétudes qu'elle fait naître au sujet de l'avenir, ce qui n'est pas sans entraîner des comportements de résilience et d'égoïsme.

Ainsi Moi (Marie-France Lambert) se refuse-t-elle à quitter son domicile sans son mari, qui tarde à la rejoindre, malgré les impatiences de son amie (Macha Limonchik) dont la fille (Larissa Corriveau), elle, finit par

arriver, mais toujours sans le mari qu'elle avait promis de ramener au bercail. Plus tard, les trois femmes se retrouvent face au dilemme de franchir un détroit à la nage ou d'attendre l'arrivée hypothétique d'un bateau. La semaine suivante, Moi et son amie ont réussi à atteindre l'autre rive, mais elles ont été séparées de La fille de mon amie, et elles tentent de se rassurer tant bien que mal quant au sort qui de son mari, qui de sa fille. Mais la séquence bifurque bientôt sur l'évocation par les deux amies d'un groupe de huit femmes qui vivent à l'abri des malheurs du monde et qui, à partir du moment où elles leur prêtent leurs voix, décident, comme pour se donner bonne conscience, de faire chacune un don pour venir en aide aux sinistrés de l'heure. Un mois plus tard, Moi se trouve dans un hall avec des centaines de déplacés comme elle ; son amie a préféré la quitter et Moi fait l'expérience de la précarité extrême lorsque se déclare un incendie dans l'immeuble qui abrite les réfugiés. Au même moment, Moi fait apparaître son mari, auquel elle prête ces mots : « *Rester. Accepter que le monde va changer. Que moi-même je vais changer.* » Rien ne permet d'accorder foi à la présence réelle de son mari, qui se désole rétrospectivement de la mort de son jeune fils durant cette séquence, car tout y est soumis au filtre de la conscience de Moi. Puis, en une sorte de coup de théâtre, la dernière séquence élimine Moi alors que le mari (James Hyndman) gagne une identité propre en lien avec « Une femme inconnue » (Marie-Claude Langlois), son amante, les deux ayant pris la décision de vivre ensemble car « *ailleurs là-bas, [ils] seraient rien* ».

Confrontée à une structure d'une aussi subtile complexité, la metteuse en scène Catherine Vidal s'en tient à une direction d'acteurs trop superficielle, en se contentant d'une (mise en) lecture finalement très abstraite alors que, pour différencier les divers registres de la parole, il aurait fallu donner au public quelques ancrages concrets en fonction du statut de l'émetteur (chausser des verres fumés, par exemple, aurait pu faire l'affaire pour les hyperrépliques ou que sais-

je ?). Au lieu de quoi, tout se perd dans un espace vide aux proportions démesurées, alors que le récit est constamment localisé dans des espaces confinés, des rivages oppressants ou des lieux surpeuplés qui étouffent les protagonistes. En somme, il ne suffit pas de réunir une distribution talentueuse comme celle-ci, il faut veiller à proposer une vision interprétative forte, ce qui s'appelle une signature. Arne Lygre devra attendre de rencontrer un créateur capable d'en révéler vraiment les arcanes existentiels.

Un Narcisse esseulé entre lamento et autodérision

Ces dernières années, Angela Konrad s'est mérité tous les éloges en montant avec rigueur et panache plusieurs spectacles marqués au coin de la gravité et de l'excès baroque, tel *Le royaume des animaux* de Roland Schimmelpfennig, présenté au Quat'Sous en 2016. On retrouve à nouveau Éric Bernier dans *Last Night I Dreamt That Somebody Loved Me*, dont Konrad signe le texte et la mise en scène en misant sur un vaste espace de jeu que viennent délimiter des rectangles lumineux et un grand écran où se déclinent périodiquement les paroles des chansons jouées. De prime abord, la proposition a pu en laisser d'aucuns perplexes par son parti pris de légèreté (quand même insoutenable, il va sans dire) et surtout par la sentimentalité mélancolique que font résonner les nombreuses chansons tirées du répertoire de Shirley Bassey et de Morrissey, du groupe The Smiths – auquel le spectacle emprunte d'ailleurs son titre. Ce monologue aux nets accents narcissiques fait écho aux réflexions déjà anciennes de Gilles Lipovetsky dans *L'ère du vide* (1983), qui a présagé la problématique qui innerve *Last Night...* : « [Flaire exister le corps pour lui-même, stimuler son autoréflexivité, reconquérir l'intériorité du corps, telle est l'œuvre du narcissisme ». Et, en ce sens, la relation du soliste avec quatre danseurs donne effectivement corps à cette érotisation de la névrose, en jouant de l'attraction-rejet qui mine par avance tout engagement durable, amoureux ou amical.

Énergique et désinvolte, Éric Bernier incarne magistralement « *la fatigue d'être soi* » qu'en 2000 le sociologue Alain Ehrenberg a associée à l'identité incertaine de l'individu postmoderne. Comment s'étonner alors du fait que la solitude est le lot d'un nombre croissant de nos contemporains ? Faut-il en rire ou en pleurer ? Les deux, sans doute. Et on doit se réjouir que la méditation de Konrad évite ici tout apitoiement envers sa créature « *qui remplit l'étang de sa vie avec les larmes amères d'une lucidité somme toute assez féroce* » et qu'elle la recommande plutôt à notre bienveillance en tant qu'alter ego. Si bien que l'on ne peut qu'être touché par l'aveu final de Lui : « *Et me voilà définitivement au bord du précipice, face à ce vide. Et je suis pris avec ce sentiment d'être seul et que le seul être qui me manque finit par être moi-même.* » En explorant cette veine postdramatique par le biais d'un interprète d'exception, Konrad, l'air de rien, ouvre un nouveau chapitre dans sa critique de la culture contemporaine. ■

* *TOCCATE ET FUGUE*. Texte d'Étienne Lepage, mise en scène de Florent Slaud, décor, costumes et accessoires de Romain Fabre, éclairages de Nicolas Descoteaux, musique originale de Julien Éclancher, vidéo de David B. Ricard. Avec Sophie Cadieux, Larissa Corriveau, Maxime Denommée, Francis Ducharme, Karine Gonthier-Hyndman et Mickaël Gouin. Une coproduction du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et des Songes Turbulents. Présentée au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, à Montréal, du 11 avril au 6 mai 2017.

* *JE DISPARAIS*. Texte d'Arne Lygre, aménagement en français québécois de la traduction d'Éloi Recoing (L'Arche) par Guillaume Corbeil, mise en scène de Catherine Vidal, élaboration de l'espace de Catherine Vidal, Marilène Bastien et Pierre Mainville, éclairages de François Marceau, conception sonore de Francis Rossignol. Avec Larissa Corriveau (La fille de mon amie), James Hyndman (Mon mari), Marie-France Lambert (Moi), Marie-Claude Langlois (Une femme inconnue) et Macha Limonchik (Mon amie). Une coproduction du Groupe de la Veillée et du Groupe Bec-de-Lièvre. Présentée au Théâtre Prospero, à Montréal, du 26 septembre au 21 octobre 2017.

NB : Il est regrettable que le programme de cette production n'ait pas identifié les rôles joués par les comédiens et qu'on y attribue le titre de traducteur à Guillaume Corbeil, qui a travaillé à une version en québécois courant (très juste) à partir d'une traduction française publiée par L'Arche.

* *LAST NIGHT I DREAMT THAT SOMEBODY LOVED ME*. Texte et mise en scène d'Angela Konrad, chorégraphie de Marilyn Daoust, scénographie d'Anick La Bissonnière, conception lumières de Cédric Delorme-Bouchard, costumes de Linda Bunelle, conception sonore de Simon Gauthier, conception vidéo de Julien Blais. Avec Éric Bernier (interprétation) et les danseurs Marilyn Daoust, Luc Bouchard Boissonneault, Sébastien Provencher, Nicolas Patry et Emmanuel Proulx. Une coproduction de la compagnie La Fabrik et d'Angela Konrad. Présentée à l'Usine C, à Montréal, du 10 au 14 et du 17 au 21 octobre 2017.